

Un siècle en quête de légèreté

MARIE-ANGE FOUGÈRE

La légèreté est souvent considérée comme l'un des motifs qui permet de définir le XVIII^e siècle, que l'on se place sur le terrain de la morale, de l'esthétique, de la sociabilité ou encore de la politique. Si la « légèreté des Français » est déjà évoquée chez Jules César à propos du penchant des Gaulois pour le changement et la facilité avec laquelle on les pousse à la guerre, c'est au XVIII^e siècle que le lieu commun se déploie le plus largement, attirant sur la nation française l'admiration de toute l'Europe¹. « C'est la légèreté des Français qui les répandit dans toutes les nations. Ils renouvelèrent Démocrite, en n'aimant la philosophie qu'autant qu'elle fait rire », affirme le marquis italien Caraccioli dans son ouvrage *Paris, le modèle des nations étrangères, ou l'Europe française*². Toutefois la louange ne va pas sans le dénigrement, tant est floue la notion de légèreté, entre souplesse et versatilité, élégance et immoralité, badinerie et agressivité, bon goût et futilité. Sur le terrain de l'esprit, la légèreté est une qualité mondaine d'excellence, avec la gaieté et la galanterie, mais, à l'évidence elle a aussi à voir avec l'incons-

1. Sur ce point, voir Marine Ganoksky et Jean-Alexandre Perras (dir.), *Le Siècle de la légèreté. Émergences d'un paradigme du dix-huitième siècle français*, Oxford University Studies in the Enlightenment, Liverpool University Press, 2019.
2. Caraccioli, *Paris, le modèle des nations étrangères, ou l'Europe française*, Paris, Vve Duchêne, 1776, p. 266.

tance politique et la faiblesse morale. Cette légèreté du XVIII^e siècle se transforme au XIX^e siècle en un véritable dogme, mais dont les contours varient au gré des postures idéologiques et esthétiques.

Un esprit en allé ?

Balzac, Flaubert, Maupassant, Zola, Goncourt : aucun qui ne dénigre la dénaturation de l'humeur française ; la légèreté de l'esprit français se fait l'objet d'une déploration nostalgique et chacun y va de sa complainte. Déploration apparue, soit dit en passant dès le XVIII^e siècle, comme l'attesteraient ces *Remontrances philosophiques de Démocrite aux Français Héraclites*, petit ouvrage anonyme publié en 1789 :

Quoi ! vous qui avez été et qui avez passé avec raison pour le peuple le plus aimable, le plus gai, enfin le plus charmant, vous vous avisez de devenir sérieux, et qui de plus [*sic*], politiques ! Fi donc, messieurs les Français ! Savez-vous bien qu'avec cette nouvelle mode [...] vous perdrez tout à fait votre belle réputation chez vos voisins³.

La Révolution française aurait-elle sonné le glas de la légèreté française ? Nullement, répond en 1808 un certain Jacques Lemoine à la question posée par l'Académie de Dijon — la même qui offrit à Rousseau la tribune de son célèbre *Discours sur les sciences et les arts* en 1750 : dans *Les Français justifiés du reproche de légèreté*, il démontre comment la Révolution aurait expurgé la nation française de la frivolité des classes supérieures, laissant ainsi place à une légèreté de bon aloi éthique, indéfectible facteur de civilisation⁴. Bien plus nombreux sont toutefois les esprits convaincus que la Terreur, puis la Restauration et la bourgeoise monarchie de Juillet, en attendant le médiocre Second Empire, auraient porté un coup décisif : du mal du siècle dépeint par Musset au nihilisme schopenhauerien des années 1880-1890, en passant par le spleen baudelairien et autres formes du pessimisme analysé par Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883), l'accablement serait désormais de mise au cœur d'une société marquée au sceau de la gravité et de la pudibonderie. La projection vers le XVIII^e siècle devient alors une sorte de « respiration spirituelle », écrit Catherine Thomas, « qui

3. Cité par Anne Richardot, *Le Rire des Lumières*, Paris, H. Champion, 2002, p. 144.

4. Jacques Lemoine, *Les Français justifiés du reproche de légèreté*, Paris, Treuttel et Würtz, 1815, p. 64.

permet d'échapper à un réel trop décevant », le retour à une liberté, une fantaisie et une gaieté insouciantes jugées disparues⁵. Et plus on avance dans le siècle, plus ces esprits nostalgiques, de plus en plus éloignés du XVIII^e siècle, font de ce dernier l'« univers compensatoire » d'une époque décevante, une sorte de « rêve, composé de réminiscences à la fois littéraires et picturales⁶ », tout en légèreté.

À l'exact opposé de cette posture nostalgique, la légèreté peut se voir érigée en repoussoir grâce auquel définir les nouvelles valeurs du siècle bourgeois : au temps de l'*otium* aristocratique est préféré l'âge de fer du *negotium* bourgeois. Mais à peine formulée, l'opposition vire à la caricature : si on se demande à quoi s'oppose la légèreté, on pensera au sérieux, à la gravité, à la lourdeur ; autant de caractéristiques constitutives du Joseph Prudhomme de Monnier — « Il est grave : il est maire et père de famille⁷ » — comme du Homais de Flaubert. S'impose la figure du Bourgeois arrimé aux affaires d'argent et de politique, les pieds sur terre, tel que l'ont crayonné à qui mieux mieux bien des auteurs à la plume féroce, des dessinateurs au crayon hargneux. La Bêtise, autre nom donné au matérialisme bourgeois et donc autre antonyme de la légèreté, n'en finit pas d'être moquée : « Tout pour le Bon-Sens et par le Bon-Sens », la devise d'un personnage de Villiers de l'Isle-Adam⁸ exhibe cette incapacité à s'élever au-dessus d'une médiocrité reposante, cette inaptitude à toute transcendance, qu'elle soit poétique, artistique ou spirituelle. MM. Bottom, Grave⁹ et consorts aspirent à une existence terre-à-terre, s'expriment en un langage boursoufflé de phrases redondantes et sentencieuses, vouent un culte au seul Veau d'or — *Time is money*. Importé sur le terrain de la morale, ce sérieux s'affiche comme une somme d'apparences respectables dont le bourgeois veille à ne jamais se départir. On comprend alors comment la légèreté, contredite par le système de valeurs contemporain, est accaparée par les ennemis de cette lourdeur *hénaurme*, poètes et artistes en quête d'idéal et d'un art « sans rien en lui qui

5. Catherine Thomas, *Le Mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle (1830-1860)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 302.

6. *Ibid.*, p. 576-577.

7. Paul Verlaine, « M. Prudhomme », in *Poèmes saturniens*, Paris, Alphonse Lemerre, 1866, p. 74.

8. Villiers de l'Isle-Adam, « Le traitement du Docteur Tristan », in *Contes cruels* [1883], Paris, Gallimard, « Folio », p. 313-314.

9. Villiers de l'Isle-Adam, « La machine à gloire » et « L'affichage céleste », *ibid.*, p. 99-118 et 91-96.

pèse ou qui pose¹⁰ », ou encore esprits épris de dérision à qui l'humour offre cet allègement qu'interdisent les paroles lourdement gelées des gens sérieux.

Si [...] [Paris] n'existait plus, comme on serait lourd, comme on serait pesant, comme on serait ennuyeux et ennuyé ! Sa plaisanterie ailée et lumineuse comme une abeille dans un rayon d'or harcèle et pique la bêtise qui se dégonfle,

assène Gautier à propos de cette quintessence de l'esprit français que l'on ne trouve qu'à Paris¹¹.

À la légère

Légèreté de l'abeille, légèreté aussi de la mousse du vin de Champagne, autre lieu commun utilisé pour tenter d'approcher la mystérieuse nature de cet esprit dont certains sont dotés plus que d'autres. On pensera par exemple aux deux auteurs dramatiques bien connus Meilhac et Halévy qui ont, à en croire Léopold Lacour dans *Gaulois et Parisiens*, « le moussieux du champagne : ils nous mettent dans le sang une fièvre subtile ; c'est une impression délicieuse, la griserie légère d'un fin souper¹² » ; au contraire un Flaubert s'en voit sévèrement privé par Paul Bourget : « [...] la vive et légère façon de prendre en plaisanterie les choses sérieuses, de railler ses propres exaltations, de mettre, si vous voulez, une mesure et comme une perspective dans ses amours et dans ses haines, lui manqua toujours¹³ ».

En matière spirituelle, cette mousse pétillante qu'est la légèreté jouit en France d'un immense crédit. Elle constitue le nœud où s'entremêlent les différents fils évoqués plus haut : la nostalgie des fêtes galantes d'un dix-huitième siècle fantasmé ; l'orgueil national d'un air qu'on ne respire nulle part ailleurs qu'à Paris, « plein d'idées, plein d'amusements, plein d'esprit » pour paraphraser Balzac s'en expliquant à M^{me} Hanska¹⁴ ; le mépris d'une lourdeur bourgeoise dont on redoute plus que tout de se voir accusé, raison pour laquelle on ne

10. Paul Verlaine, « Art poétique », *Jadis et Naguère*, Paris, Léon Vanier, 1884, p. 24.

11. Théophile Gautier, « Paris-capitale », in *Tableaux de siège, Paris 1870-71*, Paris, Charpentier, 1871, p. 365.

12. Léopold Lacour, *Gaulois et Parisiens*, Paris, Calmann Lévy, 1883, p. 209.

13. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* [1883], appendice D, Paris, Gallimard, « Tel », 1993, p. 111.

14. Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska, 1832-1844*, 22 janvier 1843, Paris, R. Laffont, « Bouquins », t. 1, 1990, p. 638.

se risque jamais à la balourdise de définir ce « je ne sais quoi » indéfinissable. Peut-être est-ce Barbey d'Aureville qui, dans sa critique littéraire, manie le plus élégamment cette notion de légèreté, à la fois parce qu'il y voit un héritage de la mondanité du XVIII^e siècle, le « ton de notre race¹⁵ » et un contrepoint bienvenu à la véhémence intransigente qui fut par ailleurs la sienne. Aussi n'hésite-t-il pas à inventer une nouvelle étiquette, « l'école des Légers », pour décrire au mieux cet esprit dont la fantaisie le séduit de plus en plus. Gustave Droz est par excellence un « Léger », « un de ces Légers que j'aurais aimés dans tous les siècles, mais dont je raffole dans le mien ; car les Solennels, les Sérieux et les Puritains, m'ont absolument gâté le XIX^e siècle¹⁶ ». Barbey est à ce point dégoûté du vide, de l'ennui et de la tristesse de la littérature contemporaine qu'il applaudit haut et fort à la lecture de l'œuvre d'un de ces Légers, tel *Le Chevalier de Kéramour* de Paul Féval : « C'est l'élancement et la mousse de la gaîté française, que ce livre¹⁷ ». Que cet esprit léger reste parfois bien frivole, il en convient, mais ne manque pas de noter que « ces Légers, dont est Gustave Droz, font parfois de superbes raccrocs de profondeur¹⁸ ! » Que la légèreté rime désormais avec l'artifice voire l'indécence, il voit là l'irremédiable effet du désenchantement contemporain. Et l'on reste frappé par le fait que le Connétable des lettres non seulement goûte cette légèreté en connaisseur, mais l'apprécie toujours plus, sur un plan tout autant éthique qu'esthétique. Cette valeur suppose, sous la plume aurevillienne, une accointance avec la fantaisie d'un XVIII^e siècle chéri. Mais n'incite-t-elle pas aussi, en regardant du côté du XX^e siècle cette fois, à deviner sous les traits du Léger cet homme sans gravité, *festivus* pour citer Philippe Murray, qui, dans la société postmoderne aurait perdu toute forme d'ancrage ?

La légèreté au XIX^e siècle : à charge et à décharge

La légèreté n'est pas seulement un Janus dont les uns encensent une face tandis que les autres condamnent la face opposée. Le terrain

15. Barbey d'Aureville, « Monsieur, Madame et Bébé », *Le Nain jaune*, 20 juin 1866, *Les œuvres et les hommes : XIX. Romanciers d'hier et d'avant-hier*, Paris, A. Lemerre, 1904, p. 191.
16. *Ibid.*, p. 188.
17. Barbey d'Aureville, « M. Paul Féval », *Le Pays*, 18 mars 1862, *Les œuvres et les hommes : XIX. Romanciers d'hier et d'avant-hier*, éd. cit., p. 125.
18. « Monsieur, Madame et Bébé », éd. cit., p. 191.

des synonymes — facilité, liberté, frivolité, grâce, superficialité, apesanteur — manifeste un flou axiologique conséquent, qui rebat les cartes précédemment distribuées par le grave Bourgeois hostile aux « fainéants barbus, mal peignés¹⁹ ». Les antagonismes s'estompent et l'on finit par ne plus savoir de quoi l'on parle : légèreté du poète qui « boi[t], comme une pure et divine liqueur / le feu clair qui remplit les espaces limpides²⁰ » ? Légèreté qui s'empare du vaudeville ou de l'opérette, applaudis justement par le public bourgeois que l'on disait incapable de légèreté ? Facilité boulevardière ? Mais aussi vaporisation baudelairienne ? Deux extrêmes s'opposent au cœur du même vocable, en une nouvelle bataille des Maigres et des Gras.

Comment alors préciser la spécificité du XIX^e siècle dans son approche de la légèreté ? On pourrait par exemple opposer cette dernière, non seulement à ses antonymes de longue date comme la lourdeur et la gravité, mais encore et surtout au plus contemporain esprit de sérieux propre au Bourgeois. On pourrait aussi affiner la différence entre légèreté et apesanteur, en observant un intérêt et un goût récurrents, tout au long du siècle, et dans les domaines les plus variés, pour le léger : on pensera à la mode où les matières se font vaporeuses, les manières raffinées ; aux modes de vie, qu'ils soient alimentaires ou sanitaires ; mais aussi à des pratiques comme le ballon ou l'aérostat à vapeur — dont Alain Montandon a étudié les prémisses dès le siècle précédent²¹. De même on assiste au XIX^e siècle à l'apparition d'une nouvelle esthétique placée sous le signe de l'allègement : l'architecture de fer et de verre admirée par Zola, la touche impressionniste dont la légèreté contrebalance les empâtements, la vogue des esquisses, des estampes japonaises. La légèreté n'engagerait-elle pas un certain mode d'appréhension de l'espace (fluidité, empressément) autant que du temps (l'éphémère, le temporaire) et des figures voire des métiers et des pratiques sociales : le gamin des rues ou la passante contre l'épicier ventru ou l'homme politique grave ? Et en cette ère de l'avènement de « l'état social démocratique », qui s'affranchit de toute autorité autre que la sienne, au risque de s'y perdre, la légèreté ne se trouverait-elle pas au cœur de la dissociation entre éthique et esthétique qui se joue au XIX^e siècle ?

19. Paul Verlaine, poème cité, p. 74.

20. Charles Baudelaire, « Élévation », *Les Fleurs du Mal*, Paris, A. Poulet-Malassis, 1857, p. 18.

21. Alain Montandon, *La Plume et le Ballon*, Paris, Œrizons, « Universités/Comparaisons », 2014.

La danseuse, parce qu'elle est condamnable pour sa légèreté de cœur, mais louable pour sa légèreté de corps, pourrait constituer la figure imposée d'une telle dissociation. On commencera donc par s'interroger, à travers elle, sur la moralisation de l'évanescence qu'elle incarne (Bénédicte Jarasse et Tessa Nunn). On envisagera alors d'autres membres de ce personnel léger que le XIX^e siècle met particulièrement en avant — député (Florence Fix), coquin (Grégoire Tavernier), femme légère (Lucie Nizard) : comment s'y concilient vide spirituel ou moral et pesanteur bourgeoise ? Face à eux se dresse l'artiste. Souvent, on l'a vu, une inclination nostalgique l'isole dans ce siècle en noir habit empesé et le tourne vers des figurations symboliques : papillon (Alain Montandon) ou saltimbanque (Barbara Servant). Mais à l'inverse, il arrive que ce même siècle lui offre des dispositifs littéraires dont le caractère inédit exhibe la modernité : nouvelle forme de réflexivité ironique ici (Lucien Derainne), nouvelle littérature de l'éphémère là (Blandine Lefèvre). Et l'on retrouvera, pour finir, la même ambivalence dans les nouvelles pratiques dix-neuviémistes qui surgissent dans les arts décoratifs (Cyril Barde), la construction automobile (Laure Ciccione) et la parfumerie (Erika Wicky) : la légèreté, en devenant un motif du discours social, se fait du même coup enjeu polémique, entre promoteurs d'un progrès bienvenu et détracteurs d'une modernité vulgaire et superficielle.

Université de Bourgogne